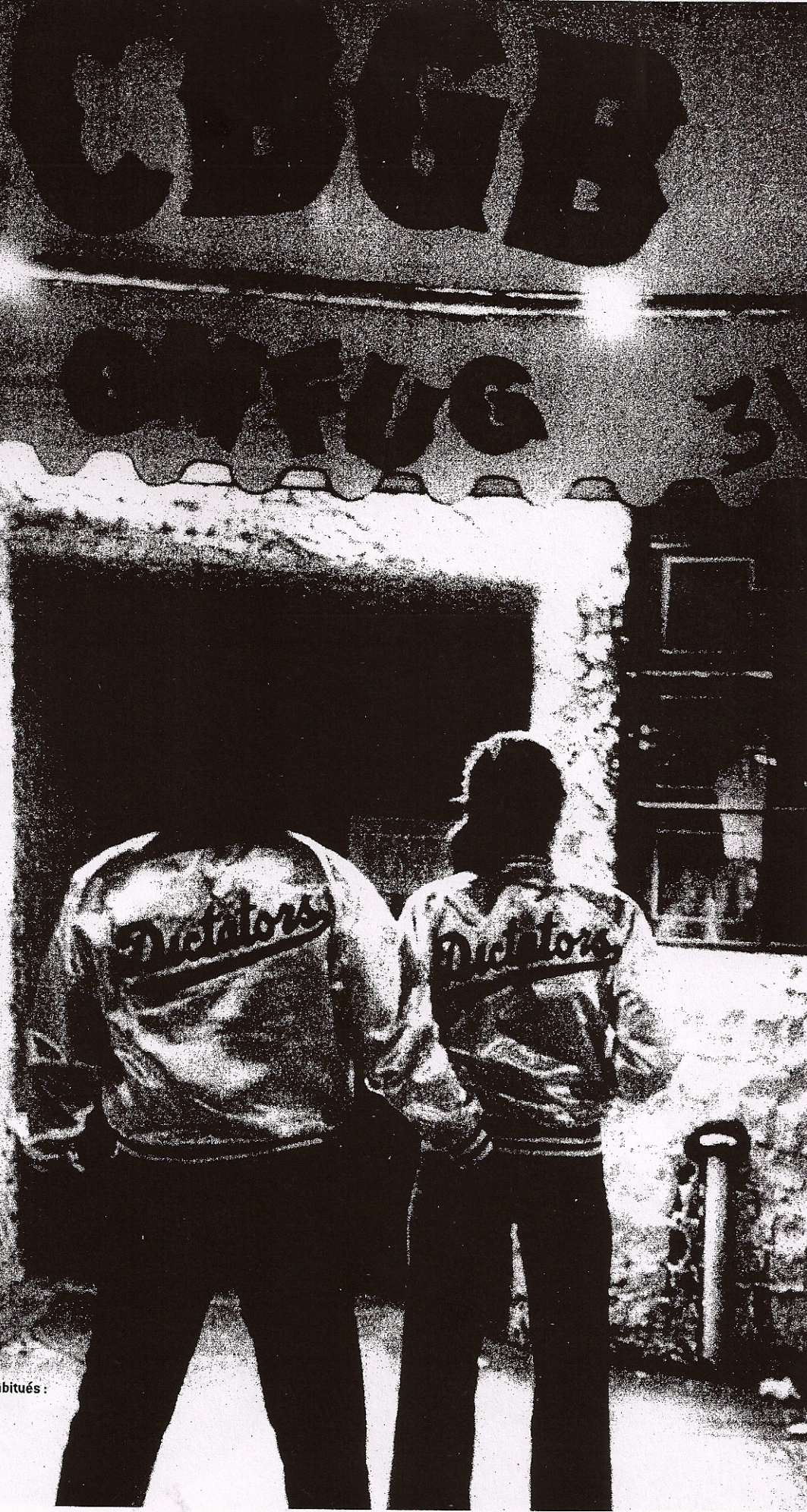
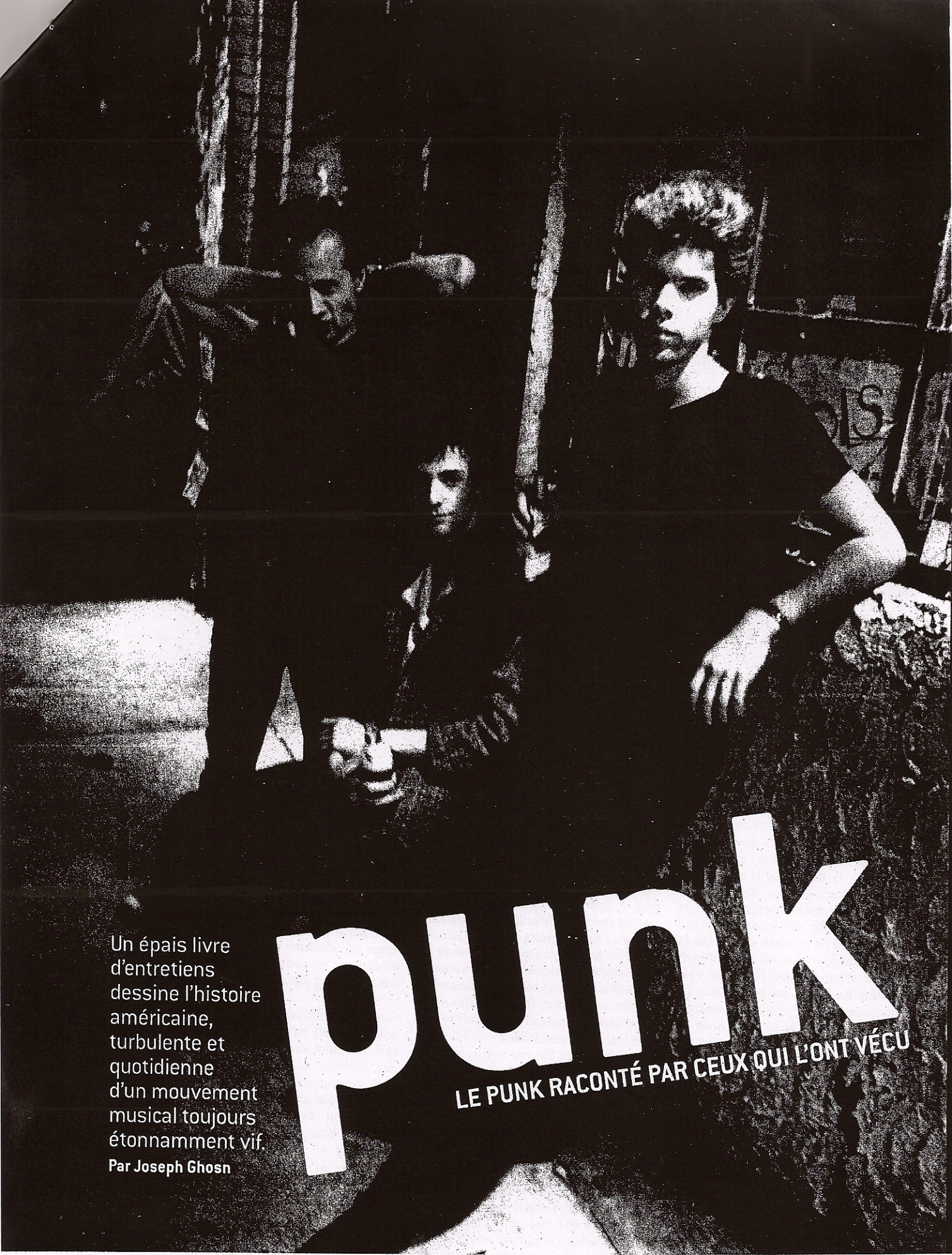


rock electro rap



Devant le CBGB, temple du punk new-yorkais. À droite, quelques habitués : Klaus Nomi, Christopher Parker et Jim Jarmusch (1978)



Un épais livre
d'entretiens
dessine l'histoire
américaine,
turbulente et
quotidienne
d'un mouvement
musical toujours
étonnamment vif.

Par Joseph Ghosn

punk

LE PUNK RACONTÉ PAR CEUX QUI L'ONT VÉCU



Iggy Pop "Ce que j'aimais le plus au monde, c'était me balader dans les rues avec le cœur plein de napalm. J'ai toujours pensé que *Heart Full of Soul* était une bonne chanson alors je me demandais : "De quoi mon cœur est-il plein ?" J'en ai conclu que foncièrement, il était plein de napalm."

Mick Rock/Starfile

>>>

Le bel âge : officiellement, le punk a 30 ans cette année. Car selon tous les calendriers musicaux, c'est bien en 1976, avec l'avènement des Sex Pistols, que le genre est né. Plus précisément, c'est la sortie, en novembre de cette année-là, de leur single *Anarchy in the U.K.*, une sorte de bombe musicale qui repeignait en couleurs vives et cramoisies tout la pop anglaise, qui permet de dater cet anniversaire.

Le punk a le plus clair du temps été considéré comme une rupture flagrante, une

Avec le Velvet Underground, le MC5 et les Stooges, le punk naissait en Amérique, quelques années avant sa version anglaise.

cassure nette et très vive en réaction aux autres musiques qui dominaient les années 70, notamment le folk-rock ou, plus encore, le rock progressif. Le punk les foudroyait, en dévoilait les boursoufflures et la ridicule grandiloquence. L'énergie du punk, la forme très abrupte de ses chansons, l'incapacité notoire de ses musiciens à aligner correctement plus de trois accords et son immense répercussion populaire et politique en ont fait une sorte d'entité quasiment messianique. Dans le rock, il y a ainsi un avant et un après 76.

Pour autant, le punk n'est pas une entité sortie de nulle part, arrivée sans prévenir en plein cœur de l'Angleterre posthippie. Car, à y regarder de plus près, le genre était étrangement sous influence. Les Sex Pistols, déjà, par l'intermédiaire de leur chanteur John Lydon alias Johnny Rotten, citaient quelques groupes dont on aurait pu penser qu'ils appartenaient au passé et donc étaient forcément hérétiques : les Allemands Can et les Américains Stooges, entre autres, étaient comme sanctifiés et les Sex Pistols, que l'on soupçonnait pourtant d'être musicalement déficients, s'étaient même très tôt fendus d'une reprise du *No Fun* des Stooges sur la face B du single *Pretty Vacant* (leur troisième, sorti en juillet 1977). Le punk n'était donc pas cet îlot volcanique apparu ex nihilo, mais avait de profondes racines.

Cette analyse-là domine les meilleurs livres écrits sur le sujet, à commencer par le classique *Lipstick Traces* de Greil Marcus, qui l'esquissait déjà en dressant des parallèles pertinents entre dada, situationnisme et punk. Puis *England's Dreaming*, de l'Anglais Jon Savage, montrait bien à son tour les réseaux virtuels unissant le punk au situationnisme, mais aussi au reggae, etc. Un livre qui sort ces jours-ci en version française va dans le

même sens, mais en se concentrant essentiellement sur les origines rock du punk et son évolution : *Please Kill Me* des Américains Legs McNeil et Gillian McCain est ainsi une histoire du genre, qui en fait remonter les racines jusqu'au milieu des années 60. Plus exactement, *Please Kill Me* démarre en trombe par un chapitre intitulé "All Tomorrow's Parties 1965-1968", qui pose d'emblée les bases du punk là où on ne les attendait pas vraiment : dans le Velvet Underground, en plein cœur de la galaxie arty d'Andy Warhol, durant ces années mêmes où New York figurait une sorte d'enclave extraterrestre au sein de l'univers musical américain, à l'opposé de ce qui se faisait ailleurs, notamment en Californie où l'époque s'ouvrait plutôt aux longues digressions psychédéliques de Jefferson Airplane ou Grateful Dead.

Le son du Velvet Underground avait en lui quelque chose de sec et tranchant qui annonçait celui du punk et, en cela, il n'avait pas vraiment de réels contemporains, sinon deux groupes de rock abrasif issus de la zone de Detroit : le MC5 et les Stooges. A elles trois, ces formations préfiguraient une facette du punk qui est la plus originelle : le punk américain (et surtout le punk new-yorkais), né quelques années avant sa version anglaise.

rock electro rap

Une histoire déjantée du punk américain

Le punk américain s'est cristallisé dès le début des années 70 autour de quelques groupes phares : les New York Dolls, les Heartbreakers, les Ramones, Blondie, etc. C'est leur histoire que retrace *Please Kill Me* en adoptant la forme particulière du récit oral. Le livre est ainsi organisé autour de la parole et du témoignage des musiciens et acteurs de l'époque dont les auteurs du livre faisaient eux-mêmes partie. Legs McNeil était le fondateur, à 18 ans, en 1975, d'un fanzine à l'intitulé prémonitoire : *Punk*. Gillian McCain, elle, était impliquée dans le Poetry Project qui se déroulait à St. Mark's Church, à New York, et où s'est notamment produite Patti Smith. Pour leur histoire du punk, ils ont mené quelques centaines d'heures d'entretiens, puis ont construit un récit à travers la juxtaposition et la confrontation des histoires de chacun. Au total, les intervenants sont légion et l'histoire s'articule par recoupements, parfois complémentaires, le plus souvent contradictoires, se précisant ou s'infirmit les uns les autres.

La lecture de *Please Kill Me* met en avant un groupe qui pourrait bien être, bien plus que Bowie ou Iggy Pop, la vraie entité punk ultime : les Ramones. A la fois authentiques et caricaturaux, singuliers

Les Ramones : l'entité punk ultime. A la fois authentiques et caricaturaux, singuliers et reproductibles à volonté.

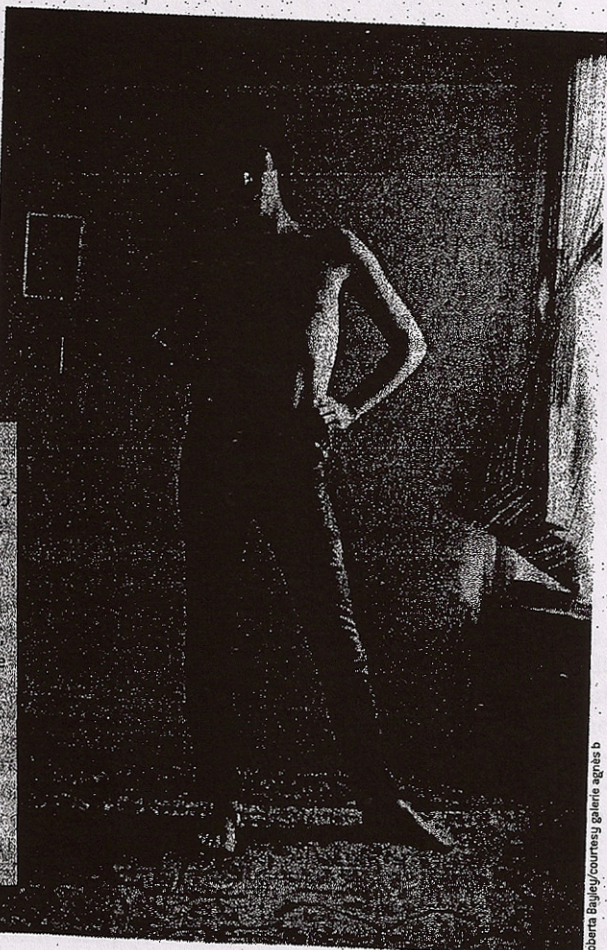
et reproductibles à volonté. Emblématiques du punk américain, ils ont servi de modèle aux Sex Pistols, qui ont eu la clairvoyance d'exploser en plein vol, alors que les Ramones ont continué à tourner, jouant sans relâche les mêmes chansons, jusqu'à en être dégoûtés et à se haïr les

uns les autres. Dans le livre, Dee Dee Ramone évoque la déchéance du groupe avec une lucidité qui confine presque aux larmes : "La pratique du rock'n'roll en pilote automatique a quelque peu désensibilisé ma rébellion. On a littéralement tourné en permanence, sans s'arrêter, pendant quinze ans. Je ne pouvais

plus encaisser le van - moi, assis derrière, à regarder par la fenêtre. Personne ne me parlait jamais. Johnny et Joey n'ont pas échangé un mot pendant des années (...). Et si on se voyait, ça tournait vraiment mal. On ne pouvait même pas descendre du bus ensemble. On ne pouvait même pas aller chercher les clefs de nos chambres d'hôtel en même temps. On ne pouvait même pas se regarder." >>>

Malcolm McLaren a propos de Richard Hell

"Je trouvais Richard Hell tout bonnement inérouvable (...). J'avais là un type complètement déconstruit, déchiré, qui avait l'air de sortir à l'instant d'un égout, l'air couvert de vase, l'air de n'avoir pas dormi depuis des années, l'air de ne s'être pas lavé depuis des années, et l'air de quelqu'un dont personne n'a rien à secouer. Et l'air d'en avoir rien à secouer de toi non plus !"



Debbie Harry et Joey Ramone.
Photo parue dans le magazine punk *Mutant*
Monster Beach Party, New York, 1977



Roberta Bayley / courtesy galerie agnès b

>>> Sous-titré *"L'Histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs"*, *Please Kill Me* aurait tout aussi bien pu s'intituler *"L'Histoire secrète de David Bowie et Iggy Pop"*, tant ces deux figures charismatiques sont au centre du livre. Le chanteur des Stooges surtout traverse tout le récit, comme une sorte de présence fantomatique. Il est l'influence majeure, indépassable, de toute la scène punk new-yorkaise, à la fois par sa musique, mais aussi par ses attitudes physiques et sa sexualité.

En feuilletant le livre, on est d'abord surpris par la forte teneur en ragots ou *gossips* qui ponctuent les récits et portent beaucoup sur Iggy, comme ce témoignage de Terry Ork, ancien manager du groupe Television : *"Dans mon souvenir, je crois que j'ai offert à Iggy de lui tailler une pipe et il a dit : 'Oh, lèche-moi juste le ventre, O. K. ?' Donc j'ai entrepris de lui lécher le ventre et c'était assez satisfaisant. Il était plutôt à l'aise avec ça. J'imagine que tout le monde voulait sucer la bite d'Iggy. Elle*

Debbie Harry à propos des Ramones sur scène

"C'était génial. C'était à mourir de rire. Joey n'arrêtait pas de se casser la figure. Il est tellement grand et gauche. Joey n'y voyait pas très bien, et en plus il avait gardé ses lunettes noires, alors il était simplement en train de chanter, et tout d'un coup, VLAN, il se retrouvait face contre terre sur la volée de marches qui menaient à la scène."

Les légendes des photos sont extraites des témoignages recueillis par Legs McNeil et Gillian McCain pour leur livre *Please Kill Me*.

était tellement PRÉSENTE, tu comprends ?" Dans la deuxième moitié des années 70, Iggy Pop a beau être un mythe vivant, il n'en est pas moins un loser patenté, qui n'a guère réussi à s'imposer alors même que Bowie, qui lui a beaucoup pris, est devenu une star. Leur relation est ainsi longuement mise en avant comme si elle était constitutive de ce qu'a été le punk. Et les albums *The Idiot* et *Lust for Life*, que David Bowie l'aide à confectionner en 1977, seront bien sa manière de rejoindre le punk, de se réinventer une carrière après celle des Stooges. Le titre du livre de McNeil et McCain vient de Richard Hell, l'un des fondateurs et bassiste de Television. Mais il ne s'agit

rock electro rap

Une histoire déjantée du punk américain

pas d'une chanson écrite par lui. "Please Kill Me" est une phrase qu'il avait inscrite sur un T-shirt orné d'une cible et qu'il devait porter sur scène. Mais c'est finalement Richard Lloyd, guitariste du groupe, qui le portera à sa place.

Pour son histoire du punk, Jon Savage avait intitulé son livre d'après les paroles d'un morceau des Sex Pistols : *England's Dreaming*. Rien qu'en comparant l'origine des titres, on comprend ainsi que chacun de ces deux livres traite de sujets similaires mais selon des angles radicalement opposés : là où Jon Savage parlait de musique et de réalisme social, Legs McNeil et Gillian McCain explorent ce qui se passait autour de la musique et quel était le quotidien des musiciens.

Pour autant, leur livre ne rend pas non plus pleinement compte de toutes les activités embryonnaires au punk. Car, en se focalisant sur les frasques des acteurs les plus visibles, à l'époque, de cette scène

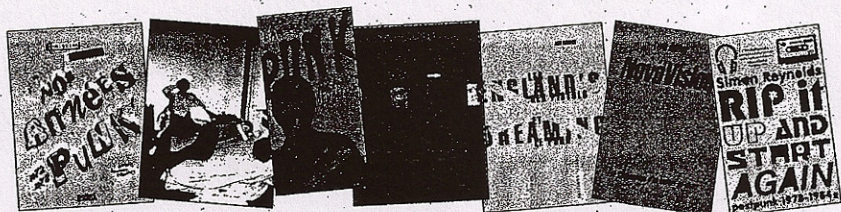
musicale, les auteurs négligent beaucoup de groupes qui, œuvrant en seconde division, n'en ont pas moins été des acteurs réels du mouvement ainsi que de tout ce qui en a découlé.

Ces musiciens, on les redécouvre aujourd'hui, notamment grâce à des compilations comme celles du label anglais Soul Jazz qui a édité deux volumes intitulés *New York Noise*. On peut y entendre Sonic Youth ou les Del Byzanteens où jouait Jim Jarmusch. Une manière idéale de compléter la lecture de *Please Kill Me*, d'en

"Please Kill Me" aurait tout aussi bien pu s'intituler "L'Histoire secrète de David Bowie et Iggy Pop".

prolonger la chronologie et, surtout, de percevoir que le punk est loin d'être réductible à une poignée d'années : on en situe à peu près la date de naissance, mais personne n'a jamais réussi à en donner celle de l'hypothétique décès. ||

Please Kill Me - L'Histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs, de Legs McNeil et Gillian McCain (Allia), 632 pages, 25 €.



À LIRE AUSSI > Le punk a inspiré plusieurs auteurs, américains, anglais et français. Sélection des meilleurs textes sur le sujet.

les sept bibles

England's Dreaming de Jon Savage (Allia)

Le meilleur livre sur le punk et le plus passionnant, mais qui souffre d'une traduction française parfois approximative.

Lipstick Traces de Greil Marcus (Allia)

Avant de se mettre à radoter sur Bob Dylan, le critique américain a eu le génie d'écrire *Lipstick Traces*. Ce livre essentiel est moins une histoire du punk qu'une mise en perspective historique singulière des réseaux virtuels reliant le punk au situationnisme et à Dada. Indispensable.

L'Aventure punk de Patrick Eudeline (Sagittaire, réédition Grasset)

Dédié à Bo.Diddley, paru une première fois en 1977, ce petit

livre visionnaire est davantage un livre punk qu'un livre sur le punk. Pas grave : à le lire, on comprend bien toute l'urgence de ce mouvement, même en France.

Nos années punk 1972-1978

de Christian Eudeline (Denoël)
L'histoire du punk français, dans tous ses détails, scrupuleusement racontée par un fin connaisseur du genre.

Bande à Part - New York *Underground 60's 70's 80's*

(Editions du collectionneur)
Passionnant ouvrage collectif qui rassemble les photos les plus marquantes des stars de l'underground, new-yorkais : on y croise des punks, des punkettes, mais aussi Nico, John Waters et la bite d'Iggy.

NovöVision de Yves Adrien

(Les Humanoïdes associés/
Denoël)

Un autre livre essentiel, paru en 1980 dans la mythique collection Speed 17 dirigée par Philippe Manœuvre. Même si Yves Adrien tente de parler de groupes et de musique, c'est avant tout son style flamboyant, plus renégat que n'importe quel riff des Sex Pistols, qui trace le lien avec la gestuelle punk.

Rip it Up and Start Again - postpunk 1978-1984

de Simon Reynolds (Faber & Faber)
Le journaliste anglais dresse ici l'histoire du postpunk et son ouvrage saisissant est le complément indispensable des livres sur le punk. Il en est l'aboutissement, la continuation et la conclusion logique. Sans traduction française pour l'instant.